
Le Liban à la rencontre des autres cultures

Entretien
avec

le père Sélim Abou

Le père Sélim Abou représente l'une des figures majeures de la scène universitaire et intellectuelle libanaise. Docteur ès lettres, recteur de l'Université Saint Joseph de Beyrouth, jésuite, spécialiste des questions d'interculturalité, il a développé les études de terrain, en Amérique Latine et au Liban, pour produire des ouvrages dont certains font désormais figure de classiques: *Liban déraciné*, dans la prestigieuse collection Terre Humaine chez Plon (1978, 1987); *L'identité culturelle*, enseigné dans les facultés (1981,1995); ou encore *Culture et Droits de l'homme* (1992) *Retour au Paraná* (1993), ou, plus récemment, *La "République" jésuite des Guaranis (1608-1768) et son héritage* (Plon-Perrin/UNESCO, 1996). Il vient d'achever la supervision de la plus vaste enquête jamais menée sur l'usage du français au Liban: au total deux années d'enquête, et 77 000 questionnaires administrés. La parution de ce dernier ouvrage¹, est l'occasion de faire le point sur 40 ans de recherches et d'enseignement sur l'interculturalité.

— *La question des relations interethniques et des contacts de culture fait l'objet de vos recherches depuis près de 40 ans. Est-ce votre identité de Libanais qui vous a rendu particulièrement sensible à ce thème?*

Très certainement. Je suis parti du problème libanais, qui a d'ailleurs été l'objet de ma thèse d'État, qui portait sur les incidences du bilinguisme culturel arabe/français au Liban. Ce qui m'avait frappé, à l'époque, c'est le cloisonnement au Liban de

Printemps 1997

communautés qui pourtant vivent ensemble depuis des siècles. Par contre, ce que j'ai découvert en Amérique Latine, quand je suis arrivé en Argentine en 1961, c'est le phénomène absolument inverse: des gens appartenant à des groupes ethniques ou nationaux très divers, qui vivent ensemble depuis à peine 200 ans,, et qui s'intègrent très facilement. Une autre chose m'avait également frappé, c'est que le Liban est un tout petit pays, à l'espace très réduit, où l'histoire est millénaire mais est assimilée par chaque communauté à sa manière. Tandis qu'en Amérique Latine, c'est le contraire: il y a un espace immense et une histoire très brève, de quatre siècles, et qui est commune. Une symétrie inversée, en quelque sorte.

— Vous avez publié l'an dernier un ouvrage sur la République Jésuite des Guaranis. Ce qui vous a fasciné et poussé à faire cet ouvrage, est-ce l'exemplarité de l'interculturalité de ces sociétés amazoniennes, c'est-à-dire le mariage réussi de la culture chrétienne apportée par les jésuites, et de la culture indienne indigène?

Oui, certainement, ma préoccupation a toujours porté sur les rencontres de cultures et les processus d'acculturation qui en résultent. Avant cette étude, j'en avais publié une autre, sur deux tribus guaranis actuelles, qui ont pris en charge leur propre développement avec l'aide de techniciens argentins, selon le modèle du développement intégré. J'avais suivi cette expérience pendant dix ans, et je l'avais racontée dans un ouvrage précédent, y compris mes conflits avec les anthropologues, qui ont tendance à vouloir maintenir les Indiens dans leur état actuel, sous prétexte de sauvegarder leur culture, c'est-à-dire qu'ils les laissent sans défense devant la civilisation qui, bon an mal an, avance, et risque de les écraser.

Ce qui m'a intéressé dans cette expérience guarani, c'est un contact des cultures extrême: une culture moderne, d'origine chrétienne, avec une langue internationale — l'espagnol — et une culture primitive, puisque ces indiens n'étaient pas christianisés. Donc, étant sur place, ayant effectué de nombreux séjours sur place — une dizaine d'années au total — je me suis penché sur l'histoire des missions, et j'ai voulu faire une synthèse claire, brève, pour le grand public.

Au XVIIIème siècle, celui des Lumières, au moment où les Jésuites étaient l'objet d'attaques de toutes sortes, des hommes comme Voltaire, Montesquieu, Raynal, ont fait l'éloge de cette expérience: c'est assez extraordinaire. Dans les débats de l'époque, sur l'état de nature, les bons sauvages, la République Guarani

avait pris la dimension d'un modèle, une utopie - qui n'en était peut-être pas une, puisque l'expérience a duré un siècle et demi.

— *Alors à quoi attribuer l'échec de l'expérience?*

Il y a eu plusieurs facteurs. D'abord, les colonisateurs ne supportaient pas que les Indiens soient leurs égaux: les Jésuites avaient libéré les Indiens de l'*encomienda*, qui était le service rendu par l'Indien au Blanc, à charge pour ce dernier de le protéger et de le christianiser, et qui était parfois une forme d'esclavage, puisqu'on pouvait ainsi vendre les Indiens. Ce que les Jésuites avaient obtenu du Roi, c'était de soustraire complètement leurs Indiens à ce service. D'où la fureur des colons et la jalousie du clergé séculier. En outre, le Roi avait aussi permis aux Guaranis de s'armer: il y avait une armée guarani, qui a aidé l'armée espagnole en Argentine. Mais en 1750, le roi d'Espagne, pour obtenir une ville à l'embouchure du Rio de la Plata, a livré aux Portugais toute la partie orientale du Rio Uruguay où se trouvaient 7 des 30 villages de la République. Voilà comment cela s'est terminé, et c'est ce qu'illustre le film "Mission", de Roland Joffé. Mais il y aura eu une expérience de 150 ans de République Guarani, où la langue était le guarani, où les Jésuites parlaient guarani, et les Indiens étaient arrivés à un niveau de culture supérieur à celui des colons. Et ça c'est extraordinaire.

— *Depuis quelques années, les missions Jésuites semblent être "à la mode" - l'ouvrage de Jean Lacouture par exemple a été un véritable best-seller. Avez-vous une explication pour cet engouement du public?*

Je ne sais pas si ce sont les missions comme telles qui intéressent le public ou plutôt ce qu'est la Compagnie de Jésus, qui a joué un très grand rôle dans la culture et dans l'histoire de la civilisation européenne. Les universités, les collèges, toute la pédagogie, jusqu'à récemment — jusqu'au début du siècle — étaient encore inspirés du modèle jésuite. Et peut-être que ce qui fascine ou intéresse le public, aujourd'hui particulièrement, est qu'il y a eu un effort de compréhension des autres cultures qui était inhérent à la formation du jésuite, depuis le début. Je cite une phrase que j'ai lue, qui dit que pour les jésuites il n'y avait pas de différence entre être homme et être chrétien: être chrétien c'était simplement le couronnement du fait d'être homme. C'est sans doute cette forme d'humanisme, intrinsèque à la culture jésuite, qui suscite l'intérêt du public aujourd'hui.

Printemps 1997

– *L'émigration occupe une place importante dans vos recherches. A quels facteurs attribuez-vous le succès des émigrations libanaises, c'est-à-dire l'exemplaire intégration des Libanais dans la plupart des cas, alors qu'aujourd'hui en 1995 les migrations internationales sont souvent décrites comme des problèmes, des handicaps pour les pays d'accueil, etc...?*

Il faut nuancer ce que vous dites. Je me suis intéressé à la question de l'immigration argentine, en faisant les histoires de vie de fils et filles d'immigrés, parce que ce qui se passe dans la première génération est différent de ce qui se passe dans la deuxième. D'après ce que j'ai appris en écrivant *Liban déraciné*², en écoutant les gens, c'est que la première émigration, celle du début du siècle, était très difficile: c'était des gens qui pratiquement fuyaient le pays occupé par les turcs, qui n'avaient pas de culture, qui ne connaissaient pas les langues, et beaucoup se sont découragés en cours de route: ils sont revenus, ou bien ils ont végété, ou bien ils ont été pris en charge par la communauté sur place. Mais il faut reconnaître que ceux qui sont restés ont été assez extraordinaires: on a assisté à une mobilité sociale étonnante. Ils ont à peu près tous commencé comme vendeurs ambulants, à l'époque; leurs enfants ont établi des commerces, et leurs petits-enfants ont beaucoup diversifié leurs emplois. Il y a presque toujours un fils de la famille qui maintient le commerce du père, mais les autres ont intégré tous les secteurs professionnels du pays, privés ou publics - on en trouve même dans l'armée en Argentine.

Pour en revenir à votre question, le succès actuel des Libanais dans l'émigration tient certainement à leur savoir-faire, à leur souplesse, à leur facilité pour les langues. En fait, les Libanais ont toujours été ouverts au monde extérieur.

Je sais par exemple que les Libanais qui ont émigré pendant la guerre, en France ou au Canada, ont à peu près tous très bien réussi. C'est vrai qu'ils ne sont pas venus poussés par la pauvreté ou la misère, ils sont venus vendre leur spécialité.

– *Puisque nous parlons de rapport à la culture, quel rapport les Libanais de l'émigration gardent-ils avec la terre-mère? Gardent-ils un lien à travers la langue? Ce lien avec la terre d'origine est-il en train de se perdre aujourd'hui, pratiquement un siècle après les premières émigrations? Y a-t-il, pour les générations nées dans l'émigration, une conscience d'appartenir à la communauté libanaise, ou bien y a-t-il aujourd'hui une intégration totale?*

Dans des pays comme l'Argentine, où nous en sommes à la

troisième génération, il ne reste pas grand-chose du lien au pays d'origine. Même pas la langue. Au Brésil, la communauté est plus fermée sur elle-même, ils ont maintenu la langue. En Afrique en revanche, les Libanais ne s'intègrent pas, il n'y a jamais eu d'intégration. Les intermariages par exemple sont très rares.

La première émigration, qu'elle ait eu lieu au début du siècle ou maintenant, reste attachée à son pays. Les premiers émigrés divisent le monde en deux: pour les relations secondaires - relations de travail - ils assimilent les modèles de comportement du pays; mais pour les relations primaires, c'est-à-dire les relations affectives, ils restent attachés à leur communauté. Ils se rencontrent pour raconter des histoires du pays, etc.... Pour la deuxième génération c'est différent. Ils ne peuvent plus juxtaposer les deux mondes, parce qu'ils les vivent ensemble, simultanément. Ils sont nés dans le pays; à la maison ils ont la culture d'origine; dehors, à l'école, ils ont la culture du pays d'accueil. Tout cela peut créer un conflit intérieur, mais un conflit non pas au sens négatif, mais qui prélude à des synthèses culturelles extrêmement intéressantes.

– Une question d'actualité: la guerre du Liban a-t-elle induit des dynamiques nouvelles, c'est-à-dire a-t-elle modifié les relations entre ces communautés que dans les années 60 vous perceviez comme relativement cloisonnées? Dans quelle mesure y a-t-il eu recomposition du "puzzle" communautaire au Liban?

La réponse n'est pas tranchée. Sur le plan individuel, une fois la guerre terminée, les gens se sont retrouvés comme avant. Il n'y a jamais eu de problèmes entre les individus, même pendant la guerre. Par exemple chez nous, à l'Université Saint-Joseph, les étudiants musulmans n'ont jamais été molestés, ils ont continué à fréquenter l'université même pendant les pires heures - ceux qui pouvaient passer³. En pleine guerre, l'USJ avait un vice-recteur musulman, Zakharia Nsouli. Sur le plan individuel, donc, pas de problèmes.

Par contre, au plan des forces socio-politiques, il y a un aspect positif et un aspect négatif. L'aspect positif, c'est qu'avant la guerre, la communauté sunnite rêvait de la Grande Syrie, maintenant personne ne rêve de la Grande Syrie, c'est fini, tout le monde est libanais, se veut libanais, et le Liban est la patrie définitive pour tout le monde. Malgré l'occupation, malgré la présence syrienne. Mais comme il n'y a pas de politique sociale — il y a une politique financière, mais pas de politique sociale — comme il n'y a pas de dialogue national, que ce dialogue est empêché, chaque communauté a tendance à se replier sur elle-même. Donc au plan

Printemps 1997

social les clivages existent, et se sont renforcés. Aujourd'hui, en l'absence d'une politique d'intégration, chaque communauté veut son hôpital, ses dispensaires, ses écoles, etc....

– Vous venez de publier une étude sur l'usage du français au Liban, qui est la plus exhaustive menée à ce jour. Quels sont les résultats les plus frappants?

Le français et l'anglais sont en croissance parallèle au Liban aujourd'hui, sans préjudice pour l'une ou l'autre langue. A partir d'un certain âge, il y a une tendance croissante au trilinguisme, de la part des francophones de base. Mais les anglophones de base ne développent pas ce trilinguisme. Trilinguisme qui donne quand même à chaque langue sa place. Les 80% de ces trilingues sont de formation franco-arabe, et ils se donnent l'anglais, au niveau de l'université par exemple, comme langue de travail. Autrement dit, le français garde sa place de langue seconde. Il y a un phénomène étrange, c'est la création chez la communauté maronite d'une université anglophone, d'un collège anglophone, alors que chez les chi'ites il y a au contraire une demande de français. C'est dû en grande partie au retour des émigrés d'Afrique, qui reviennent francophones, souvent bi-nationaux, riches, et qui exercent donc un certain prestige dans la communauté. Ça se greffe peut-être aussi sur un certain anti-américanisme. Les druzes se tournent également vers le français, au niveau scolaire.

*Entretien conduit par
Nadia Houry-Dagher*

¹ S. Abou, C. Kasparian, K. Haddad, *Anatomie de la francophonie libanaise*, Editions FMA, Beyrouth, 1996

² Plon, 1978, rééd. 1987

³ La ligne de démarcation (Ndlr).